

Un entretien avec... OMER LETOREY

Poussez cette porte. Ne fermez pas : la Fantaisie s'en chargera.

Mais dans son royaume, dont voici le seuil, que venez-vous faire avec des chaussettes crottées et un riflard ruisselant de pluie ? Toute la Sicile, de Palerme à Girgenti — pêcheurs vêtus de satin changeant, paysannes dans un nuage de poudre Guerlain, comme des déesses d'Homère — toute la Sicile va, monte, passe et repasse devant vous : sourires, ceillades, arcs-en-ciel.

— Monsieur Letorey ?

— Au foyer, droit devant vous.

Ebloui par un soleil de mille bougies, traversez : un gouffre à votre gauche ; à votre droite, le kaléidoscope d'un monde surréaliste en désordre : une plage d'ocre empiétant sur un palais de guingois ; un arbre entrant, en séton, dans une fenêtre ; un coin de ciel qui se prête à un essai : il se déguise, ce soir, en Scaramouche...

— Monsieur Letorey, je vous prie.

— Dans la salle.

La salle dort sous ses housses de poussière. On y entrevoit des figures, comme dans un Carrière. L'orchestre frotte, souffle et « pizzicate ». Dans la pénombre, un jeune homme à lunettes d'écaille règle avec des gestes précis, une mitraille à pellicule.

— Je voudrais voir Monsieur Letorey.

Un jour faux. Deux courants d'air. Trois portes qui battent. Un couloir. Puis le même monde affairé, bariolé et futile qui vous reprend. Solitaire, un ténor se déroule la voix : do, mi, sol, do, si, sol, fa, ré...

— Monsieur Letorey ?

— C'est moi-même.

— On va commencer, crie une voix d'aboyeur. On commence.



Omer Letorey

d'après le dessin de Jonas

Il ne s'agit plus que de trouver un refuge où de causer en paix l'on ait la liberté. Une cellule meublée d'un piano et d'une couronne de lauriers s'ouvre là, comme par hasard. M. Letorey m'y pousse, puis ouvre des bras découragés :

— *Que voulez-vous que je vous dise ?*

J'aurais grande envie de répondre : « Tout ou rien. » Pourquoi ? Mais parce que c'est là, on le sait, la devise du *Brand* d'Ibsen et que *Brand* fut la première œuvre de Letorey au concert. Qui sait si cela n'accrocherait pas la conversation sur ses premiers succès ? Mais ne convient-il pas de remonter plus haut. Seulement cela concerne alors la biographie qui est, me dit Omer Letorey, du ressort de sa femme. Y mettrai-je de la malice ? A Dieu ne plaise : il n'est plus belle forme de collaboration, Omer Letorey a cela de commun avec le Roi Soleil : il se fait suivre d'une biographe dont la mémoire excellente, quoi qu'elle en dise, est riche en dates, en références, en citations.

— *Omer Letorey, m'apprend-elle ainsi, est né à Chalon-sur-Saône en 1873. Précoces dispositions pour la musique, bien entendu. Ecole Niedermeyer. Conservatoire ensuite. Premiers prix de contrepoint et de fugue en 1894. Prix de Rome l'année suivante, avec une Clémence Harlowe. Brand, dont vous parliez, est de 1899. Ce début eut lieu, à une huitaine de jours près, en même temps que celui de Rabaud. Et la critique les jugea aussi brillants l'un que l'autre...*

— *Ce qui m'avait séduit dans Brand, me dit Omer Letorey lui-même, c'est la simplicité du symbole et cette belle montée vers l'idéal. J'aime beaucoup Ibsen. Solness-le-Constructeur me hante beaucoup. Ce sera sans doute — à moins que ce ne soit tout autre chose — l'œuvre de demain. Vous souvenez-vous de la tour ? Et de cet instant étonnant où l'on entend la jeunesse frapper à la porte ?*

— *Cependant, Brand, n'est-ce pas, était bien un poème symphonique ? Et Solness ?*

— *Solness sera un drame lyrique.*

— *La prose d'Ibsen est-elle donc musicable ?*

— *Qu'est-ce qui ne l'est pas aujourd'hui ? Rameau prévoyait déjà le jour où l'on mettrait la Gazette de Hollande en musique ! Pour moi cependant, les vers sont indispensables. Pour le Sicilien, ce fut chose facile : la prose de Molière fourmille de vers sans rimes. Qui ne connaît au moins « Le ciel s'est habillé, ce soir, en Scaramouche ? » D'ailleurs vous savez que, dès le début, le Sicilien fut presque un opéra-comique, voire le premier des opéras-comiques, grâce à la collaboration de Lulli. Et bien avant que ne le constate M. Maurice Donnay, lequel pendant trente ans, rêva d'en tirer un livret. Des vers, je sais bien que Louise s'en passa. Mais le livret de Louise, dans son style faubourien, n'est pas ce qui a le moins vieilli de l'œuvre de Charpentier. Ce n'est pas vrai qu'on ne chante que ce qui ne vaut pas d'être dit. Par ailleurs, nous avons trop de méchants livrets, farcis de littérature mais vides de mouvement théâtral. Sans doute ce mouvement n'est pas tout : mais il est indispensable. Quant à la musique de théâtre, de très grands compositeurs, comme Debussy, Dukas ou Fauré y ont quelque peine à y réussir tout à fait. Le théâtre est un art si complexe ! Au moins puis-je dire que je ne l'aborde pas à la légère...*

Et pourquoi ? Mme Letorey va me le dire :

— *Omer Letorey fut de 1904 à 1922, chef de la musique au Théâtre Français en collaboration avec Léon d'abord, seul ensuite. Il a vingt, trente partitions à son actif : drames antiques qui vont de l'Hérodiade de du Bois à la Cléopâtre d'Hérold, ou bien de la Sophonisbe de Poizat aux Perses de Sylvain ; des fantaisies comme Barberine de Musset ou Mangeront-ils ? d'Hugo. Il collabora avec Shakespeare, par l'intermédiaire de Richépin pour Macbeth et de Rivoire pour Juliette et Roméo. Il collabora aussi avec Molière. Ou plutôt, il le musiqua presque de moitié : L'Amour médecin, Le Malade imaginaire, Don Juan, Les Fâcheux (et n'est-il pas fâcheux, Monsieur, que les affiches indiquent pour cette œuvre, au détriment du nom de Letorey, ceux de Lulli et Beauchamps).*

— *Mon Dieu ! Madame, même après plus de deux siècles, le Surintendant règne avec despotisme !*

— *Mais lui, du moins, reprend Omer Letorey, supportait Molière. Depuis lors que de Molière n'ont guère supporté de Lulli ! Il y a toujours trop de musique et de musiciens ! Vous en avez quinze. Supprimez-en la moitié. Bien entendu, on finira par en remercier les deux tiers. Le tragédien pousse-t-il quelques clameurs de son emploi ? On*

n'entend plus rien de la musique ! Se tait-il ? Mais on n'entend plus qu'elle ! Mettez donc des sourdines et bouchez les cuivres.

C'est dans cet art ingrat de « meubler les silences » — et tout de même, on y a écrit, de Schumann à Bizet, quelques chefs-d'œuvre — que Letorey est passé maître. Pensez un instant à ce que cela suppose de savoir faire et de virtuosité. Il faut connaître tous les styles, savoir tirer parti de tout : faire donner les violons enrubannés pour le siège de Lerida ou déchaîner les fanfares guerrières de la chute de Jericho ; bleuir d'arpèges bémolisés le clair de lune de la féerie ou faire chanter la flûte pastorale du berger d'Arcadie...

— *Vous voyez que ce n'est pas sans quelque expérience ni sans quelques expériences préalables que je me suis décidé à écrire ce Sicilien. Ainsi toute proportion gardée, ai-je voulu tenter une formule un peu semblable à celle dont Wagner usa pour ses Maîtres Chanteurs. Il trouva un heureux compromis entre le style contrapunctique de Bach et l'écriture wagnérienne. J'ai fait comme lui. Ecoutez cette Ouverture qui recherche l'élégance un peu pompeuse de Lulli : elle s'enchaîne avec ces quelques mesures où des harmonies plus modernes créent l'ambiance nocturne. Je ne suis nullement opposé aux nouvelles recherches de la musique. Ainsi vais-je même publier un petit traité de contrepoint, qui ne prendra plus ses exemples dans Palestrina, mais dans Debussy.*

Le ciel m'est favorable ! Palestrina, à tout prendre, peut m'amener heureusement à la musique religieuse. Omer Letorey en a beaucoup écrit : je me documente.

— *Omer Letorey a, en effet, beaucoup écrit pour l'église, me dit Mme Letorey : Ave Maria, O Salutaris, Tantum Ergo, cent autres motets. C'est qu'il a été d'abord organiste à St-Pierre-de-Chaillot, puis maître de chapelle à St-Thomas-d'Aquin. Libre désormais, il va se consacrer à la seule composition. Mais je ne vous ai pas tout appris de son œuvre. Elle compte encore un Hymne aux Morts, qui fut souvent entendu à la Comédie-Française ; un Œillet Blanc, drame lyrique d'après Daudet (partition qu'il devrait bien reprendre) ; un Baiser, d'après Banville (non représenté parce que les héritiers de Banville s'y opposaient ; mais depuis que Riquet à la Houppe a créé un précédent...) ; une Circé, où il y a un ballet de faunes d'un mouvement qui m'enchanté. Tout cela sortira après le succès, dont je suis sûre, de notre Sicilien.*

Notre ? Pourquoi pas ? Comme dit Coppée, je n'ai pas trouvé cela si ridicule..., au contraire !

Les couloirs et les courants d'air. Les coulisses et le foyer. Mais de *Sicilien*, ni d'*Amour peintre*, plus trace. Des robes à paniers et des perruques poudrées à frimas. L'Opéra-Comique n'appartient plus qu'à l'emphatique panache et à la superbe « blasonnée » des Sottenville. Tu l'as voulu, Dandin ! L'orchestre fonctionne. Bel canto et projecteurs. Et maintenant poussez cette porte...

Ne vous donnez pas la peine : la quotidienne vie l'a déjà refermée.